

La capacité des femmes à exprimer leurs émotions contribue également à leur persévérance. L'apprentissage de l'équitation soumet les cavaliers, qu'ils soient expérimentés ou néophytes, à de fortes tensions : aller franchir un obstacle massif, galoper pour la première fois, monter une monture inconnue, éprouver la sensation de prendre des risques engendrent souvent de l'appréhension, voire de la peur. Face à cette tension, les cavalières sortent mieux leur épingle du jeu que les cavaliers. Selon Alain Braconnier, les femmes ne sont pas plus émotives que les hommes, mais elles communiquent mieux leurs émotions que ces derniers (*Le Monde*, lundi 17 février 2003 : 16). C'est ce que confirment les témoignages de « femmes d'aventure » (alpinistes, sportives, exploratrices, journalistes) qui n'hésitent pas à parler avec naturel de leurs émotions. L'une d'elles ne cache pas d'appeler sa mère quand l'angoisse d'être perdue dans la jungle l'étreint, une autre raconte qu'elle s'est lancée près d'un hélicoptère en flammes en proclamant sa trouille (Reverzy, 2003 : 143). Les hommes, ajoute cette dernière, « ont un problème d'amour-propre. Pas moi. Quand, j'ai peur, je le dis à voix haute et je fonce » (*id.* : 109-110). Pour ces aventurières, « savoir reconnaître ses émotions et les exprimer, apaise, redonne de l'énergie, et l'humour surgit parfois même pour les transformer en souvenirs intenses » ; en revanche, rien ne leur semble plus faux et plus coûteux de faire « comme si » l'on n'avait pas peur, comme si l'on n'avait pas mal (*id.* : 143). Pourtant, c'est ainsi qu'un homme se doit de se comporter pour ne pas trahir le « pacte solidaire de la maîtrise virile » ; un homme, un vrai, ne connaît pas la peur (Molinier, 2003 : 156-157). Lorsqu'il la connaît, lorsqu'il l'avoue, lorsqu'elle le pousse à l'abandon comme Bertrand de Broc dans la Route du Rhum 2002, ses propos déconcertent et brisent le tabou majeur d'un « univers de fier-à-bras où il est de bon ton de se glorifier d'en avoir de “grosses”, de dissimuler, de fanfaronner même parfois... » (*L'Équipe Magazine*, n° 1071, 23 novembre 2003 : 49). L'abandon de ce marin suscite quand même une forme d'admiration : « Se retirer la peur au ventre. L'avouer. Et renoncer aux courses en solitaire. Difficile et exemplaire, c'est la décision d'un marin qui en a vu d'autres » (*id.* : 47) – il n'est pas certain qu'une femme, abandonnant dans les mêmes circonstances, ait suscité un tel commentaire. Les « Sois courageux ! un homme, ça ne pleure pas ! » ou « On va croire que tu es une fille » entendus couramment dans les manèges, ne permettent pas aux garçons d'évacuer leur angoisse. Ils doivent refouler leurs larmes, à l'inverse des filles, voire des femmes qui, elles, s'autorisent – sont autorisées – à verbaliser leurs craintes et à sangloter. Comme le constatent les

enseignants d'équitation « les hommes tombent, ne pleurent pas mais ne reviennent pas ; les femmes tombent, pleurent mais reviennent – avec cette contrepartie : les femmes persistent, même quand elles sont médiocres, alors que seuls les hommes doués restent » (Digard, 1999 : 62)...

